

A cable car is suspended in the center of the frame, moving through a misty, snowy mountain valley. The valley is filled with dense evergreen forests, and the ground is covered in snow. The sky is overcast and hazy. The overall color palette is muted, with greys, blues, and whites, giving it a somber and atmospheric feel.

L'homme assis au carrefour de Chabottes

FRÉDÉRIC ANDREI

L'Homme assis
au carrefour de Chabottes

Frédéric Andrei

L'Homme assis
au carrefour
de Chabottes

roman


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-245-1

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

L'idée, à mon oreille, c'est Isabelle Texier qui me l'a soufflée...

Lundi 9 mai 2022

CHU Nord de Grenoble

Chambre 229 du service de soins intensifs – chirurgie.

– Pourriez-vous baisser les stores, s’il vous plaît ? La lumière me fait mal aux yeux, fit le *Miraculé*.

Le commandant se leva, mais s’emmêla vite avec les cordons. Ce n’était pas un manuel, le Bastien, la cinquantaine fatiguée, massif, imposant, gauche, un visage sans grâce. Gutman, la jeune GAV¹, observait ses gros doigts qui se débattaient avec nervosité. Sage sur sa chaise, elle attendait qu’il lui aboie un ordre, tout en se demandant ce que ce commandant pouvait bien faire là. Ces interrogatoires n’étaient pas du ressort des officiers supérieurs. Ce type était le patron de la brigade de gendarmerie de Grenoble, il n’avait pas sa place dans cette piaule d’hôpital.

Soudain excédé par sa maladresse, il aboya :

– *Gendarme Gutman, s’il vous plaît !*

Gagné, se dit-elle tout en venant à la rescousse du comman-

1. Gendarme adjointe volontaire.

dant. Elle attrapa la tringle, les lames pivotèrent, et l'obscurité enveloppa la chambre.

Encore dans la vingtaine, petite, boulotte, brune aux yeux verts, énergique et fière dans son uniforme flambant neuf, un chignon et aucun maquillage, Chloé Gutman avait le regard comme l'esprit, vif et effronté. Elle se planta devant son supérieur.

– Je suis gendarme adjointe volontaire, mon commandant.

Saisi par l'impertinence de sa stagiaire qui lui bouchait la vue sur le patient de la chambre 229, il lui fit signe, d'un geste désagréable, de dégager et d'allumer les plafonniers.

Dès la veille, Gutman avait deviné que le commandant était un con qu'elle allait devoir supporter sans broncher. Elle alluma le néon blanchâtre qui, dans un cliquetis, illumina la chambre vintage.

Chacun regagna sa chaise au chevet de l'électricien, ou du moins de ce qu'il en restait. Le jeune opéré était perfusé de partout et monitoré par plusieurs machines impressionnantes. Pâle, Loïc Payan était assis droit dans son lit. Ce type avait plus un physique de bûcheron que celui d'un électricien. C'était un beau gars de la montagne, la trentaine passée, brun, un visage carré, de grands yeux verts. Et malgré sa maigreur et sa trop large blouse hospitalière, on devinait sa grande taille et ses larges épaules.

Dès son arrivée, Gutman avait remarqué son impatience.

Le commandant signifia à M. Payan que ses services avaient reçu le feu vert du chef de service qui leur avait assuré que l'opéré était désormais apte à supporter les séances d'interrogatoire.

– Mais si vous ne vous sentez pas encore assez solide, nous avons la possibilité de remettre, précisa le commandant de gendarmerie.

– Non. C'est la lumière. Je n'ai plus l'habitude, les infirmières laissent les stores fermés. Allons-y, je veux en finir, je veux rentrer chez moi le plus tôt possible.

Gutman positionna l'ordinateur sur ses genoux, tout en remarquant le regard volontaire du jeune opéré. Ce type avait hâte d'en découdre, mais, au vu de son état, il était évident qu'il était encore loin d'être en mesure *de rentrer chez lui le plus tôt possible*. Sans un regard, le gradé demanda à Gutman de commencer.

Mais par où ? Sa formation ne l'avait pas préparée à ce type d'interrogatoire. Elle était censée taper des rapports dans son petit bureau de la brigade de Grenoble pendant les dix mois que devait durer son stage d'affectation. Elle décida de se jeter à l'eau en lisant ce qu'elle venait de taper.

Lundi 9 mai 2022, 14 h 32, service de soins intensifs de chirurgie, CHU de Grenoble Nord. Interrogatoire de M. Payan Loïc, 36 ans, électricien, technicien en remontées mécaniques, domicilié au lieu-dit Les Borels à La Bâtie-Neuve, Hautes-Alpes.

Le silence qui suivit persuada la jeune femme qu'elle venait de commettre une bévue. Par quoi aurait-elle dû *commencer* ? Par la météo du jour ? Par les infos locales ? Par un appel des présents par ordre alphabétique ?

– Eh bien je vous écoute. Je vous propose de revenir à septembre 2021 à Embrun, puisque c'est là que tout commencé, lança Bastien.

– Non ! Tout a commencé trois ans plus tôt en 2018 ! Si je peux me permettre, rectifia Loïc.

– Je vous rappelle que nous avons déjà le procès-verbal de ces trois années-là, 2018 à 2021. Donc, reprenons à Embrun, l'année dernière, en septembre, s'il vous plaît, monsieur Payan.

– Là où tout a recommencé !

– J'ai compris, soupira le commandant.

Tant mieux pour lui, se dit Gutman qui, *elle*, n'avait rien compris. Ni ce qu'elle faisait là, ni qui était cet électricien, ni ce qu'il avait fait et subi pour se retrouver dans cet état pitoyable.

– Je croyais que c'était l'adjudant-chef Pellegrini qui devait m'interroger. C'est lui qui suivait mon affaire.

– Si c'est moi qui vous interroge, ce n'est donc pas l'adjudant-chef Pellegrini, n'est-ce pas ?

Loïc comprit qu'avec ce gradé du genre buté il ne fallait pas insister. Il se résolut à revenir quelques mois en arrière, à Embrun.

– *Baratier Matériels agricoles*, c'était il y a quoi ? Septembre ? Sept mois ! Ça me paraît si loin aujourd'hui !

Gutman nota l'étonnement de l'électricien. Mais devait-elle en faire état sur son procès-verbal ? Était-ce utile ? Devait-elle ne s'en tenir qu'aux faits ? Devait-elle notifier les émotions, les malaises ?

De toute façon c'était du n'importe quoi sa présence dans cette chambre !

Elle tapa son commentaire personnel, puis, dans le doute, elle l'effaça aussitôt lorsqu'une demande du commandant la troubla. Disposait-elle de la date précise de cette visite de Payan chez *Baratier* ? Elle ouvrit le dossier *PAYAN LOÏC* et y trouva la réponse sur la première page.

– *Mardi 7 septembre 2021 !* Mon commandant !

– C'est ça, mardi 7 septembre ! Je me suis pointé à l'ouverture, 8 h du matin. J'ai filé au magasin. Et là mon Claude...

– Monsieur Claude Fabian, précisa Bastien.

– Oui, enfin pour moi c'est Claude. Je le connais depuis... désolé... je m'emmêle avec toutes vos dates. Avec tous ces produits qu'on me colle dans les veines.

– Claude Fabian ! Vous l'avez connu au lycée ?

– À l'époque du lycée technique. Mais lui n'était pas au

lycée! Il a 30 ans de plus que moi! Je l'ai connu quand j'ai fait mon stage d'entreprise chez *Baratier*...

– Nous avons son témoignage.

Bastien claqua des doigts à l'adresse de la GAV qui continuait de taper, sans capter l'impatience de son supérieur.

– Ça va être long? lui balança-t-il.

Une crise de panique envahit la jeune femme.

– En janvier 2003! Je l'ai retrouvé, mon commandant! claironna Gutman, ravie d'avoir mis la main sur le témoignage de Claude Fabian. En 2003... vous avez fait un stage de... quatre mois chez *Baratier*, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

– Gendarme Gutman! interrompit Bastien.

– Oui, mon commandant.

– Les questions, c'est moi qui les pose.

– Bien sûr, mon commandant, susurra la GAV.

Bastien eut un doute. Y avait-il un rien d'insolence dans le ton de Gutman?

– Oui. J'ai fait tous les services. Mais là où ça me plaisait le plus, c'était avec Claude, au magasin. Au début, il était un peu bougon, mais on s'est vite entendus. Et depuis, au fil du temps, c'est devenu plus qu'un ami. C'est...

– Lui dit que vous êtes... Que dit-il, Gutman?

De nouveau, il claquait des doigts. Comme le maître à son esclave.

Déjà à bout de nerfs, la jeune femme évitait de prendre la parole. Elle aurait voulu se lever, lui balancer l'ordinateur à la figure et se barrer loin de cette chambre, de cet abruti en chef, de cette ville, de ce stage de GAV à la con.

– Eh bien gendarme, on attend! Qu'a dit ce Claude Fabian à propos de M. Payan?

Combien de temps allait-elle tenir sans l'envoyer chier? Une respiration, une risette, elle retrouva le témoignage et se plia à l'invective d'une voix blanche.

– Je le cite, fit-elle, « *il était comme mon gamin* ». Il a dit aussi, que ce matin-là, le mardi 7 septembre, vous étiez là pour l'ouverture... « *même si je ne m'en souviens pas précisément* »... Je le cite toujours. *Il était venu récupérer deux transformateurs C600...* qui sont des matériels...

– Des transfos pour les moteurs de téléskis! précisa Loïc.

– Mais si sa mémoire « *n'est plus son point fort* », reprit-elle, il se souvient quand même d'une chose. Elle cherchait la suite. Le temps pour les deux hommes de s'observer. Ah oui c'est là! Il se souvient que vous n'avez pas appelé. « *D'habitude...*, je cite, *Loïc appelle toujours pour savoir si j'ai reçu sa commande.* »

– Pourquoi n'avez-vous pas appelé, monsieur Payan? questionna le commandant.

La jeune gendarme Gutman détourna son regard vers les stores pour réprimer une montée lacrymale. La pression de ce connard était trop forte. Moins de cinq minutes après le début de l'interrogatoire, elle était déjà au bord d'exploser. Elle était en train de comprendre qu'elle n'était ni faite pour ce genre de rapport conflictuel, ni pour cette soumission à l'autorité, ni pour ce boulot. On lui avait expliqué que le premier de tous ses devoirs serait d'obéir. Elle avait répondu oui, cent fois, mais elle venait de constater que ce serait non, de toute façon.

– Vous ne me croirez pas, répondit Payan.

– Nous verrons.

– Vous croyez au destin, mon commandant?

La question laissa le commandant sans réponse. La petite, elle, aurait volontiers répondu, mais ce n'est pas à elle que Loïc s'adressait. Pour l'instant elle faisait partie des meubles.

– Certains disent que le destin n'existe pas, expliqua Payan, eh bien moi je dis le contraire. Le destin existe. Et c'est lui qui m'a placé au comptoir de *Baratier Matériels agricoles*, à 8 h pétantes, ce mardi 7 septembre 2021. Il m'a d'abord fait hésiter deux bonnes minutes au carrefour de Chabottes, entre monter

à Orcières pour déposer à Lucas, le frangin de Steph, les clés de mon quad, ou bien filer chez *Baratier Matériels agricoles* pour vérifier s'ils avaient reçu mes deux transfos.

Bastien demanda à Payan de développer son propos.

Loïc expliqua qu'il avait sa théorie sur le destin. Selon lui, il se matérialisait.

Le gradé était perplexe; la gamine, curieuse.

– Ce matin-là, au carrefour de Chabottes, je l'ai vu comme je vous vois.

Gutman tapait. Elle ne perdait pas un mot de cette histoire de destin. Si elle ne pouvait déjà plus supporter le vieux, *le Miraculé*, en revanche, commençait à lui plaire. Elle se remotivait, elle s'accrochait.

– À cet embranchement, il y a une sorte de rocher qui, sous un certain angle, ressemble à un mec assis.

– Un mec assis?!

– Oui! Et à chaque fois que je m'y pointe, j'ai l'impression que ce rocher me fixe dans les yeux.

Elle cessa de taper. Avait-elle bien entendu? Le rocher avait-il des yeux?

– Vous gobez les mouches? Gutman! Vous êtes avec nous!
Je t'emmerde Ducon répondit-elle avec ses yeux.

– Ça ne me gêne pas de le dire, mon commandant, ce rocher-là avec sa tête d'enflure et son sourire en coin, il a des drôles d'airs d'être le destin. À force de m'y arrêter, de croiser son regard, j'ai fini par y croire. D'ailleurs, maintenant, j'évite ce croisement. Mais pas ce mardi 7 septembre où j'ai pilé à 7 h 30 du matin en face de cet enfoiré.

Loïc laissa la suite en suspens, abandonnant ses deux spectateurs dans l'attente d'une suite qu'il ne lâchait pas. Bastien, déjà bien à l'ouest, finit par demander de quel enfoiré il parlait.

– Cet enfoiré de rocher! Cet enfoiré de destin! rétorqua l'électricien.

– Et alors ? se coupa Gutman, les doigts en arrêt au-dessus des touches.

À peine sa question formulée, elle se rendit compte de son erreur. Le langage du corps parlait pour elle. *Merde ! J'ai posé une question !* Immédiatement, elle s'excusa. Mais le gradé ne daigna même pas la regarder. Il ne semblait penser qu'à une seule chose, que l'autre aille au bout de sa salade. Et l'autre enchaîna. Il confia que le destin lui avait glissé à l'oreille que, s'il montait à Orcières, il allait passer toute sa matinée à discuter avec le beauf, les parents et toute la smala des Bernard, sa belle-famille. Les sourcils en accent circonflexe, Bastien pensait que ce beau gars de la montagne était perché sévère et que le trou qu'on lui avait fait dans la peau avait laissé filer le reste de son discernement.

– C'est le destin... cet enclé... C'est lui qui m'a empêché de téléphoner chez *Baratier Matériels agricoles*. Parce que d'habitude j'appelle.

– Le destin vous a empêché de téléphoner ?

– Je vous l'ai dit que vous ne me croiriez pas.

– Je continue de taper ? s'enquit la gendarme.

– Vous tapez tout, Gutman. La suite, Payan !

– Ben non, là j'appelle pas, je joue au con. Et boum, je file à Embrun. Là, je suis certain qu'avec ses doigts délicats, c'est lui qui m'a déposé à 8 h sur le parking de chez *Baratier Matériels agricoles*. J'affirme que c'est là que ma vie a pris la mauvaise route, là au carrefour de Chabottes ! Vous voyez, mon commandant, il y a des mecs qui vont vous expliquer pendant des plombes des théories à la con sur le fait que le destin, ça n'existe pas. Faux. Moi, j'affirme que ce jour-là à Chabottes il m'a laissé gentiment monter dans sa paume bien blanche et qu'une fois que j'étais bien installé entre sa ligne de vie et la mienne il a refermé d'un coup sec. La pute.

Le crépitement du clavier. On entendait plus que ça dans la chambre d'hôpital. Puis cela cessa.

– Je tape « *la pute* » ?

– Vous tapez tout ! s'énerva-t-il, sans se soucier d'être ou ne pas être agréable.

Il semblait au bord de l'implosion, le commandant de gendarmerie. Déjà qu'il était gavé sévère par le délire du *Miraculé* sur le destin, voilà que cette stagiaire en rajoutait une couche à tout bout de champ.

– Admettons, Payan. Donc vous voilà chez Baratier à 8 h du matin le mardi 7 septembre...

– Il était à côté de moi.

– Qui ça ?

À ce stade, tout devenait envisageable pour la stagiaire. Que ce rocher, en forme d'on ne sait quoi, ait naturellement suivi Payan chez ce grossiste en matériels agricoles où il avait lui aussi des achats à y faire.

– Le grand type ! Un client !

Loïc était dans son truc, sûr de lui. Et tant pis si personne ne suivait sa logique.

– Il était au comptoir du magasin ! Nos épaules se touchaient ! Et nous sommes restés comme ça, côte à côte, une bonne dizaine de minutes. Moi, j'attendais mes transfos, que Claude était allé me récupérer dans le fond du stock pendant que l'autre se faisait expliquer le fonctionnement des systèmes de sécurité qu'il était en train d'acheter.

Mot après mot, le récit de sa visite chez Baratier s'inscrivait sur l'écran de la GAV.

– C'est le jeune vendeur Benjamin qui lui expliquait. Il avait ouvert les boîtes et lisait les modes d'emploi. D'abord les capteurs infrarouges, deux boîtes de cinq, puis les caméras sans fil, deux boîtes de six. J'écoutais, je n'avais que ça à foutre.

Je me disais qu'il devait en avoir des trucs à protéger pour acheter tout ce matos. Dix capteurs de présence et douze caméras sans fil ! C'était quand même du sérieux. À l'époque, j'essayais d'arrêter d'être suspicieux à propos de tout, mais ce n'était pas facile. Même des mois après ma condamnation je gardais ça ancré en moi.

– Ça va, Gutman ? Vous arrivez à suivre ? demanda Bastien.

– Oui, mon commandant, répondit-elle sans lever la tête de son clavier.

– Êtes-vous suspicieux ? demanda Loïc au commandant, qui lui répondit que c'était son métier. Alors vous me comprenez ! Après, j'ai pensé qu'il avait un hangar, une entreprise. Avec la hausse des prix de tout, les boîtes qui ont du matos entreposé dans leurs réserves, elles se transforment toutes en Fort Knox. Faut les comprendre. Vous avez quand même des saloperies vivantes qui viennent en pleine nuit siphonner les réservoirs des bagnoles pour se récupérer un plein de gas-oil ! Mais si j'avais su à qui j'avais affaire, je lui aurais sauté dessus !

Les doigts de la GAV s'immobilisèrent.

– Sauté dessus ? s'étonna-t-elle

Elle s'était encore coupée.

– C'est que... ça me vient comme ça, mon commandant, s'excusa-t-elle maladroitement.

Le commandant marqua une sorte de résignation tout en invitant Loïc à poursuivre.

– Malgré la stature de ce type, malgré l'idée d'avoir à affronter cette montagne de muscles, j'aurais tapé tellement fort que j'aurais rameuté tous les vendeurs et les clients du magasin et qu'à plusieurs on l'aurait maîtrisé. Pour sûr. Maîtrisé et appelé les flics. Enfin, Je l'aurais fait arrêter, et rien de tout ce joli merdier ne serait arrivé !

– Pourquoi n'avez-vous rien fait ? questionna le gendarme.

– Mais parce que je ne pouvais pas imaginer que cette ordure était en France! Dans ma propre région, dans le même magasin!

– Que s'est-il passé ensuite?

– Rien. Il me tournait le dos. J'y ai repensé après. Il me tournait le dos exprès, pour sûr. Il passait sa vie à se planquer, ce mec. Et s'il avait su à ce moment-là qui j'étais, il se serait barré en courant, le caucasien! Direct vers l'ouest, vers une frontière et puis une autre. C'était ma théorie, l'ouest.

– Votre théorie? demanda Bastien.

– Oui. Mais je me suis gouré.

– Gutman?

– Oui, mon commandant?

– Vous ne notez pas ça. *La théorie*. On va oublier pour l'instant.

– D'accord.

– Nous vous écoutons. La suite, s'il vous plaît.

La porte de la chambre s'ouvrit sur une infirmière. Découvrant le couple en uniforme, elle s'arrêta dans son élan. La jeune GAV ferma son écran et se préparait à sortir lorsque son supérieur lui fit signe de reprendre sa place. Mais la soignante, nullement impressionnée par les galons du gradé, expliqua qu'à l'heure des soins, soit plusieurs fois par jour, personne ne pouvait rester dans la chambre.

Cette fois, Bastien avait trouvé plus fort que lui pour lui fermer son clapet.

La récréation s'éternisa une grosse demi-heure dans la salle d'attente *Visiteurs Chirurgie*.

Assis en silence, côte à côte, Bastien feuilletait sans conviction une ancienne revue touristique consacrée aux randonnées dans les Alpes de Haute-Provence tandis que la jeune Gutman relisait son procès-verbal, tout en corrigeant ses fautes.

– Vous y croyez, vous, au destin, mon commandant ?

Le gradé fut autant surpris par la question que par la familiarité du ton. Décidément, cette petite se fichait de la considération qu'elle devait à son commandant.

– Franchement, je n'y avais jamais pensé. Mais enfin... son rocher là... Il est un peu à l'ouest le gars. Non ?

– Je ne sais pas. Le destin... pourquoi pas ?

Ça l'amenait à s'interroger, cette histoire de rocher, la petite Gutman. Parce qu'en réfléchissant elle commençait à se dire que, si Payan avait tourné à gauche à ce carrefour de Chabottes, il ne serait pas dans la chambre 229, la peau trouée, le corps perfusé et monitoré 24 heures sur 24.

Alors oui, le destin, pourquoi pas ? Cela avait du sens.

– Bon... elle ne va pas le soigner pendant des plombes !

Allez voir, Gutman ! On n'a pas que ça à foutre !

Charmant.

Propre et peigné comme un premier de la classe, rhabillé d'une nouvelle blouse jaune pisseux, Loïc était bien à l'équerre dans son plumard.

De retour aux affaires, Bastien fila à la tringle sans hésiter. Les stores pivotèrent à peine. La lueur du jour, pâle, étale, dévoila le teint blafard du rescapé et la tristesse de la chambre. Dans la foulée, prétextant la lueur glauque du néon, Bastien éteignit le plafonnier. Il était chez lui, il prenait les commandes de l'espace. Il était commandant, il commandait.

De nouveau bien installé face à l'électricien, il attendait que Gutman soit prête. Mais la gamine n'était pas à son ordinateur. Elle découvrait, bouche bée, l'impressionnant bandage postopératoire de Payan qui, sous sa blouse, lui recouvrait tout le buste.

– Gendarme Gutman ? Où en étions-nous ?

– Pas gendarme, mon commandant. Pas encore. Nous en étions à... M. Loïc Payan est au comptoir de chez Baratier... son voisin se fait expliquer des modes d'emploi... et je cite... *« Mais je ne pouvais pas imaginer que cette ordure était en France ! Dans ma propre région, dans le même magasin !*

– Monsieur Payan, s'il vous plaît ?

Loïc démarra au quart de tour. Volubile, habité par son récit, il revivait sa visite chez Baratier Matériels agricoles.

Et la GAV noircissait son écran des mots du *Miraculé*.

– L'ordure était là. À mes côtés. À touche-touche. Et il

écoutait. Parce qu'il ne causait pas. Et je sais pourquoi. Il fermait sa gueule à cause de son accent. Il faisait des *Hmmm*, comme s'il comprenait tout ce que le môme était en train de lui expliquer. Des laïus et des laïus sur les tensions des appareils, sur les fréquences à utiliser, sur les cinquante mètres de portée maximale et sur les précautions d'usage. Il lâchait des borbo-rygmes censés dire, *Ok, oui, d'accord, je comprends*. Et tout ça pendant dix minutes à attendre que Claude revienne avec mes transfos. Et voilà. Il s'est passé ça, juste ça. Et pour finir, j'ai suivi Claude jusqu'au parking où on a chargé les deux transfos à l'arrière de mon Navarra.

– Donc il ne s'est rien passé ? lui fit remarquer Bastien.

– Attendez ! fit Payan. C'est après ! Quand tout était bien rangé, bien calé, bien sanglé dans la benne de mon truck. C'est là que cet enfoiré est passé à côté de moi ! À me frôler, le con. Et voilà que, dans le même temps, Benjamin le rattrape pour lui donner sa facture. *Monsieur, monsieur, vous avez oublié votre facture pour la garantie !*

Gutman interrompit la frappe et se tourna vers son supérieur.

– Je tape ça ?

– Vous tapez tout ce que dit M. Payan.

– Oui, mais tout à l'heure vous m'avez demandé de ne pas taper l'histoire de la théorie.

– Vous tapez tout, sauf lorsque je vous dis de ne pas taper. D'accord ? C'est clair ? tonna Bastien.

Elle tapa.

Monsieur, monsieur vous avez oublié votre facture pour la garantie !

Puis elle invita Loïc à reprendre.

– J'ignorais que les assassins avaient besoin de factures. Des justifs pour chaque crime. Peut-être pour voir lequel a coûté le moins cher, pour voir si on aurait pu gratter ça et là. À un

congrès d'assassins ça ferait un sujet de colloque « *L'économie du crime* » ou bien « *Un crime = une marge* ». C'est vrai, quitte à flinguer, à poignarder ou stranguler, autant optimiser les coûts et donc garder les factures pour récupérer la TVA !

Il était content de lui l'électricien, ça le faisait marrer sa sortie sur la facture. Il faut dire qu'il y était encouragé par le sourire de la petite gendarme adjointe. Elle aussi s'imaginait la chose. Des factures pour assassins, les économies possibles. Loïc se dit qu'il venait peut-être de se trouver une cliente plus sympathique que l'autre coincé. Pourtant, il ne se dégonfla pas pour demander au commandant ce qu'il pensait de cette histoire de facture. Mais le Bastien resta de marbre, imperméable à l'humour de l'électricien.

Non. C'est sûr qu'il n'était pas là pour rigoler, ce commandant.

– Lorsque Benjamin lui a filé sa facture, c'est là que le mec s'est retourné. Et c'est là que j'ai vu sa gueule. Géant, blond, les yeux bleu acier. Il était à quoi ? À dix mètres de moi, pas plus. Alors il a dit *Merci*. C'est à ce *merci* qu'est survenu le premier choc de cette histoire, le premier de la série. Parce que son *merci*, il l'a lâché avec l'accent. Pas un accent de chez nous des Alpes de Haute Provence, pas non plus un accent des Hauts ou des Bas de France. Non. Un accent venu de loin. De l'Est ! Un accent russe ! Comme par hasard ! Deux ans après l'assassinat de Mme Faivre ! Voilà un géant, blond, avec l'accent russe ! Si ça, c'est pas le destin, vous me dites ce que c'est, mon commandant.

Mais le commandant ne disait rien. Il n'était pas là pour faire des commentaires, donner des avis personnels. Il était là pour poser des questions et poser un cadre à cet interrogatoire. Par conséquent, son silence, ses absences de réponses devaient établir les limites du rapport entre lui et ce revenant, *le Miraculé*.

– Alors, il s'est barré avec sa petite facture et ses gros paquets vers sa bagnole qui était garée du côté des alignements de machines agricoles flambant neuves. C'était une Lada Niva, vintage, bleu marine. *Lada*, marque russe, je rappelle. Vous savez que c'est russe, mademoiselle ?

Mademoiselle leva les yeux. Elle venait de saisir que c'était à elle que Payan s'adressait. Elle venait de saisir qu'elle n'était plus assimilée à un mobilier hospitalier, mais à un être humain.

– Je sais qu'il faut se calmer avec la méfiance, mais là... quand même... ça fait beaucoup d'un coup. Un Russe, un géant, une bagnole... Non ?

Non. Rien, calme plat du côté des militaires. Pas de méfiance chez eux. Pas encore.

– Il a ouvert son coffre. Moi et ma suspicion, on matait. Il a déposé ses affaires, fermé son hayon. Et là, deuxième choc électrique, il m'a fixé pile dans les mirettes. Enfoiré ! Un méfiant lui aussi. Pourquoi ? Russe, des trucs à cacher ou à protéger, une Lada et un regard hyper lourd, rempli de défiance jusqu'à la gueule. Beaucoup trop d'un seul coup. Non ?

Mais non, toujours rien. On soupçonnait moins dans la gendarmerie que chez le *Miraculé*.

– Moi, son regard, je l'ai soutenu. Je n'ai pas baissé les yeux. C'est lui qui a lâché. Il s'est enfourné dans sa Lada, il a démarré, il s'est barré. Fini. Stop. Et vous savez ce que je me suis dit, mon commandant ? Je me suis dit, *lâche l'affaire Loïc ! Ne replonge pas. C'est un très grand Russe, et alors ? Des grands Russes, t'en trouves partout dans le monde, comme des grands angliches, ou des grands ritals ! C'est commun le Russe maintenant ! N'est-ce pas, mademoiselle ?*

– C'est sûr. Grands ou petits, il y a des charters entiers de Russes qui viennent skier par ici, et d'ailleurs...

Et d'ailleurs, rien du tout. Et d'ailleurs, elle n'alla pas plus loin. Car elle venait de tomber sur l'œil noir de son commandant

qui aurait préféré qu'elle ferme son clapet une fois pour toutes.

– Je me suis même dit... je m'en souviens très bien... *Faut se calmer, mon Loïc! Plonge ta suspicion dans l'eau froide, va poser tes transfos chez tes clients et puis rentre chez ta femme.* Et voilà. Vous vouliez savoir quand tout ça a recommencé, mon commandant. Voilà. Je vous ai tout dit. Tout a recommencé le mardi 7 septembre 2021. Baratier, le Russe au comptoir... Voilà. Je suis monté dans mon Navarra et j'ai filé.

Il avait l'air déçu, Bastien. Ou alors il faisait toujours la gueule. Ou alors il ne souriait jamais. Toujours est-il qu'il alla se coller aux lamelles du store. Gutman l'observait. Il en écarta une pour découvrir le parking de l'hôpital. Sympa, le parking de l'hôpital. Riant. Comme son humeur.

- Et après? demanda-t-il.
- Rien. L'hiver est passé.
- Vous n'y avez plus pensé?

Sur le parking de l'hosto, une mère rangeait la poussette de sa gamine dans le coffre de sa voiture. C'était compliqué. Ça ne se pliait pas comme elle voulait. Et puis ça ne rentrait pas comme ça devait. Ça avait l'air de désoler Bastien, cependant il la délaissa pour se tourner vers l'électricien.

- Vous ne répondez pas, Payan? Vous n'y avez plus du tout pensé pendant l'hiver? Votre russkof n'a pas laissé de traces?
- Si.

Bastien esquissa un sourire. Le premier de la journée. *Le si* de son interlocuteur semblait lui avoir plu. Sa question venait de viser juste. Une preuve certifiée de sa grande intelligence. Et puis, *ce si*, c'était un peu comme un aveu de faiblesse. Un aveu, c'était toujours bon à prendre.

Loïc revint sur ses mois d'hiver où la suspicion avait passé la main à sa copine, l'obsession. En fait, cette rencontre avec

le Russe ne l'avait pas laissé tranquille une heure. À tel point qu'il avait dû reprendre les prescriptions du thérapeute de Gap, l'addictologue. Comment s'appelait-il celui-là ? Ah oui, le docteur Cazaubon...

« Puisque vos obsessions vous reprennent, cher Loïc, souvenez-vous de ce que je vous ai prescrit il y a deux ans. Évitez les excitants tels que l'alcool, le café ou le tabac. Préférez les boissons apaisantes, telles que les tisanes de camomille. Une activité physique est recommandée. Et puis plongez-vous dans le travail. » Oui docteur. D'accord docteur. Merci docteur.

– Alors j'y suis allé à fond ! Travail, travail, travail ! La tête dans le guidon ! J'ai accepté tous les chantiers. Octobre, novembre, décembre, je suis parti monter et démonter des dizaines de moteurs de téléskis et de télésièges En Savoie, Haute-Savoie, dans le Queyras et jusque dans les vallées du Tessin chez les ritals. Et puis de retour à la maison, j'ai passé mes dimanches à courir avec Steph. Des bornes et des bornes, des trails et des trails, jusqu'au malaise.

– Sa femme a été triple championne de France de trail, confia fièrement Bastien à Gutman impressionnée.

– Elle a arrêté sa carrière il y a un bout de temps, mais je peux vous garantir qu'elle envoie encore du lourd, confirma Payan.

– *Sa femme ? Je note ?* glissa Gutman à son supérieur qui répondit d'un non de la tête. Elle oublia la championne de France pour se concentrer sur l'hiver de Payan.

– Après, il y a eu la période des fêtes. Un peu les parents, beaucoup les beaux-parents. Adorables mais lourds, les beaux-parents. Les bouffes, les embrassades, les maladies d'entre les bouffes, les tests positifs du Covid, puis les tests négatifs. Et

voilà, vers la mi-janvier, les accents russes, les géants et les Lada Niva, ça m'était passé. Plus rien. Guéri une deuxième fois.

– Que vous dites.

Il aimait ça, le commandant, balancer des petites phrases qui ne voulaient rien dire mais qui laissaient la place aux sous-entendus. Il lâcha son sourire et vint murmurer à l'oreille du patient de la chambre 229.

– Que vous dites.

*

Cinq minutes plus tard, Bastien et Gutman poireautaient devant l'ascenseur.

– Ça vous dérange, mon commandant, si je descends par l'escalier ? J'ai la phobie des ascenseurs.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

– Pourtant vous êtes montée avec moi tout à l'heure.

– Je ne tenais pas à faire mauvaise impression.

Une main sur la porte ouverte de l'ascenseur du 7^e étage, Bastien bloquait des passagers mécontents mais impressionnés par les galons dorés.

– Je vous retrouve en bas, mon commandant.

Un soupir, et le gradé relâcha les portes.

– Que vous est-il arrivé dans un ascenseur, Gutman ?

– J'ai été bloquée pendant six heures. J'avais onze ans. Aujourd'hui, j'avoue que j'ai une crise d'angoisse rien qu'à l'idée de devoir y entrer.

Quelques secondes plus tard Gutman suivait son commandant dans les services à la recherche des escaliers. Une porte, puis une autre, un couloir, puis un autre. Elle se tenait deux pas en arrière, pensant s'éviter ainsi la possibilité d'une réflexion.

Pourtant, tout allait bien jusqu'à la veille. Elle était bien au chaud dans son petit bureau à saisir les statistiques, à relire les comptes rendus. Pour un début de stage, c'était parfait. À peine une semaine qu'elle avait débarqué à la brigade de Grenoble pour ce stage en informatique où elle était censée apprendre à utiliser les outils de prise de notes, *en vue de mesurer son aptitude à créer des rapports standardisés*, le B-A-BA. Elle n'avait de comptes à rendre qu'à sa supérieure, la brigadière-chef Fraval, une femme adorable, carrée.

Bien cachée dans son réduit, elle ne recherchait pas la compagnie. Les autres, ce n'était pas son truc à Gutman. Chacun sa personnalité. Son franc-parler lui avait valu trop d'inimitiés durant son enfance et son adolescence pour qu'elle se soucie d'être sociable. Elle aimait mieux écouter que parler. Elle aimait se faire une opinion, étudier les caractères, avant de nouer une relation.

Mais la veille, ce Bastien, le grand chef de la brigade, était entré sans même frapper, pour lui balancer, *Gutman, demain après le déjeuner on se retrouve ici. La brigadière-chef Fraval vous confiera un ordinateur portable! On va au CHU Nord. Ne soyez pas en retard.*

Et depuis le matin, sa journée virait au cauchemar. La faute à ce type si désagréable qui lui avait filé des angoisses. Elle en avait les intestins noués depuis des heures. Il ne parlait pas. Rien. À peine bonjour. Dans la voiture, le silence. Trois quarts d'heure sans un mot, d'embouteillage en embouteillage. Arrivés au CHU Nord, il avait fallu qu'elle le suive dans ce foutu ascenseur jusqu'au 7^e. Ascenseur qui s'était arrêté à chaque étage. Avec des foules qui montaient pour l'écraser dans le fond contre ce con qui lui écrabouillait les pieds. Comment n'avait-elle pas fait de malaise ?

Et puis cette injonction avant d'entrer dans la chambre 229, *Gutman, je n'ai rien à vous communiquer sur le type que je*

vais interroger. Et vous ne devrez en parler à personne. Ni à la brigade, ni dans votre entourage personnel. J'ai votre parole, gendarme ?

– *Oui, s'était-elle entendu répondre.*

Dès le début de l'interrogatoire, c'était la brasse coulée. Entre cet électricien dont elle ne savait rien et dont elle découvrirait l'étrange histoire, et ce gradé qui ne s'adressait à elle que pour la remettre à sa place.

Une porte battante, enfin les escaliers.

– Mon commandant ?

Rien.

Peut-être qu'en plus d'être con, était-il sourd ?

Il dévalait les marches comme un gosse pressé.

Sixième étage.

– Mon commandant ?

– Quoi encore ?

Mais il ne s'arrêtait pas. Cinquième étage.

– Il a dit que ça a recommencé en septembre 2021.

– Oui et alors ?

– Ça a commencé quand ?

Rien.

Quatrième étage.

– Vous n'avez pas à le savoir.

Et puis revoiture. Reembouteillages. Resilences, remalaises. Une heure comme ça.

Et soudain, arrivés sur le parking de la brigade, cette question avant de descendre.

– En quoi ça vous intéresse de savoir comment cela a commencé, Gutman ?

– Eh bien, j'avoue avoir eu du mal à suivre son histoire, puisque j'ignore qui il est et ce qu'il lui est arrivé.

– Ça a déjà assez merdé comme ça à la brigade avec cette

affaire! On vous a choisie pour ça! Parce que vous ignorez tout de ce con de Payan! Et moins vous en saurez, mieux ce sera pour tout le monde!

Et puis rien. Même pas un regard. Il sortit de la voiture. Elle aussi.

– Demain matin, 8 h. Ne soyez pas en retard, Gutman.
Il disparut entre les voitures.

Et Gutman resta comme une conne sur le parking.

*

Du même auteur

Riches à en mourir
Éditions Albin Michel, 2014

Bad Land
Éditions Albin Michel, 2016

L'Histoire de la reine des putes
Éditions Albin Michel, 2020, le Livre de Poche 2023

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ÉDITH NOUBLANCHE
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITĚ
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2025

